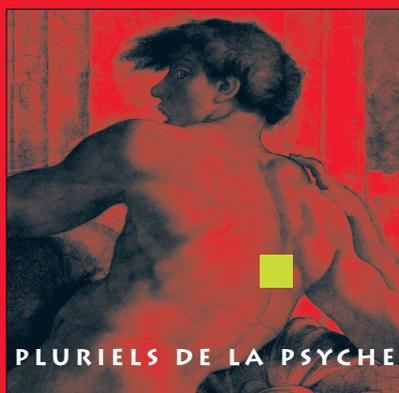


Sous la direction  
de GUILLEMINA CHAUDOYE et DOMINIQUE CUPA

# FIGURES DE LA CRUAUTÉ



# Figures de la cruauté

## COLLECTION PLURIELS DE LA PSYCHÉ

La passion et le confort dogmatiques sont sclérosants, voire parfois meurtriers, et la meilleure façon d'y échapper est d'ouvrir nos théories et nos pratiques à la lecture critique d'autres théories et pratiques. Tel est l'horizon que veut maintenir cette nouvelle collection de psychopathologie psychanalytique, sachant que ce champ ne se soutient dans une avancée conceptuelle que d'un travail réalisé avec d'autres disciplines, comme les neurosciences à une extrémité et la socio-anthropologie à l'autre.

### *Direction de la collection*

D. CUPA, E. ADDA

### *Comité de rédaction*

C. ANZIEU-PREMMEREUR, P.-H. KELLER, H. RIAZUELO, A. SIROTA

### *Comité de lecture*

G. CHAUDOYE, V. ESTELLON, L. HOUNKPATIN,  
N. DE KERNIER, H. PARAT, G. TARABOUT

Éditions EDK  
25, rue Daviel  
75013 Paris, France  
Tél. : 01 58 10 19 05  
edk@edk.fr  
www.edk.fr

© Éditions EDK, Paris, 2012  
ISBN : 978-2-8425-4164-4

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage – loi du 11 mars 1957 – sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français du Copyright, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Sous la direction de  
Guillemine CHAUDOYE et Dominique CUPA

# Figures de la cruauté



**This page intentionally left blank**

## LISTE DES AUTEURS

Houria Abdelouahed,

*Psychanalyste, maître de conférences Université Paris 7, HFR Sciences Humaines Cliniques, traductrice.*

Christian Biet,

*Professeur d'Histoire et esthétique du théâtre à l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense, membre de l'Institut Universitaire de France (depuis 2006), directeur de l'équipe d'accueil HAR Histoire des Arts et des Représentations (histoire de l'art, théâtre, cinéma, esthétique). Spécialiste de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, de l'histoire des idées et des questions relatives au théâtre, en particulier de l'Ancien Régime, auteur de nombreux articles et ouvrages. Ses principaux travaux portent, d'une part, sur l'esthétique du théâtre et sur les questions juridiques et économiques et leur réfraction dans la littérature, d'autre part sur l'histoire et l'esthétique du théâtre.*

Guillemine Chaudoye,

*Chargée d'enseignement, membre du LASI-Centre de Recherches Didier-Anzieu (EA 4430), psychologue clinicienne en psychiatrie adulte.*

Dominique Cupa,

*Psychanalyste, membre de la SPP. Professeur de psychopathologie à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Directrice du LASI-Centre de Recherches Didier-Anzieu (EA 4430) et de l'Unité de PsychoNéphrologie, AURA Paris.*

Michel Kreutzer,

*Éthologiste, professeur des universités, étudie la communication, les choix de partenaires et les situations de conflit et de coopération chez l'animal au laboratoire d'éthologie et cognition comparées de l'université Paris Ouest Nanterre La Défense. Se consacre aussi à des sujets et débats à l'interface des sciences de la nature et des sciences humaines et sociales.*

Luc Monné Dao,

*Psychologue clinicien, ATER et doctorant en psychopathologie, Université Paris Ouest Nanterre la Défense, Équipe d'accueil « Corps, Lien et Culture », EA 4430, Laboratoire du LASI. Prépare une thèse sur les troubles de la fonction alimentaire et l'homosexualité primaire avec pour directrice de thèse Mme D. Cupa.*

Gérard Pirlot,

*Professeur de psychopathologie psychanalytique Université Toulouse II, psychiatre, pédo-psychiatre, psychanalyste, membre de la Société Psychanalytique de Paris, directeur du Laboratoire LCPI-Clinique pathologique et Interculturelle-EA4591, Université Toulouse II Le Mirail UFR Psychologie.*

François Pommier,

*Psychiatre, psychanalyste, professeur de psychopathologie à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, directeur adjoint du LASI Centre de Recherches Didier-Anzieu (EA 4430). A publié en 2008 L'extrême en psychanalyse, Paris, Campagne Première (traduction espagnole 2011). A codirigé en 2010 (avec D. Cupa, M. Reynaud et V. Marinov), Entre corps et psyché : les addictions, Paris, EDK, et en 2011 (avec R. Scelles) Mort et créativité psychique, Toulouse, Erès.*

Hélène Riazuelo,

*Maître de Conférences à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Membre du LASI Centre de Recherches Didier-Anzieu, EA 4430. Maître de Conférences à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Psychologue clinicienne au sein de l'Unité de PsychoNéphrologie constituée de M. Girard et de M.-L. Gourdon et dirigée par le Pr D. Cupa.*

Denys Ribas,

*Psychiatre-directeur de l'Hôpital de jour pour enfants de l'Entraide Universitaire, psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris, directeur de la Revue Française de psychanalyse. Ses publications ont principalement porté sur l'autisme infantile, Winnicott, et la désintrication pulsionnelle.*

André Sirota,

*Directeur de recherche, professeur émérite de psychopathologie sociale Université Paris Ouest Nanterre La Défense, LASI Centre de Recherches Didier-Anzieu, EA 4430. Tiers externe auprès d'équipes de travail. Président de la Société Française de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe.*

**This page intentionally left blank**

# SOMMAIRE

*Liste des auteurs*..... 5

*Guillemine Chaudoye, Dominique Cupa, Introduction*..... 11

## PREMIÈRE PARTIE LA CRUAUTÉ EN QUESTION

*Dominique Cupa, Sadisme et cruauté*..... 23

*Denys Ribas, Cruauté et pulsions* ..... 33

## DEUXIÈME PARTIE LA CLINIQUE DE LA CRUAUTÉ : PARTIE 1

*Hélène Riazuelo, Le nécromancien entre cruauté de vie et  
cruauté de mort*..... 43

*François Pommier, Destruction de l'altérité en analyse*..... 59

*Christian Biet, Viande humaine et littérature* ..... 71

## TROISIÈME PARTIE LA CLINIQUE DE LA CRUAUTÉ : PARTIE 2

*Gérard Pirlot, De la cruauté de l'Homme aux rats aux attaques  
du cadre et de l'analyste :  
« l'oroanalyse » de la cruauté*..... 89

*Guillemine Chaudoye, La trace* ..... 107

*Luc Monné Dao, Cruellisation du corps dans les troubles  
de la fonction alimentaire* ..... 117

**QUATRIÈME PARTIE**  
**MALAISE ET CRUAUTÉ DANS LA CIVILISATION**

- Michel Kreutzer*, « Struggle for life » et autres considérations  
sur l'animal et la cruauté..... 135
- André Sirota*, Manifestations cruelles en groupes ou en institution . 143
- Houria Abdelouahed*, La petite fille..... 153

## Introduction

*« Mary continua à peindre mais dans des couleurs assombries  
et à coups de pinceau désordonnés.  
Ses images devinrent sinistres et inquiétantes.  
Des monstres hideux apparurent qui déchiraient  
et dévoraient d'autres monstres hideux. »<sup>1</sup>*

L'Université Paris Ouest Nanterre la Défense a fêté ses quarante ans, quarante ans inscrits dans l'histoire de la société française, quarante ans d'avancées intellectuelles, quarante ans de transmission et d'évolution dans la culture. Inscrit dans cette même idée de filiation de la pensée, le Laboratoire de Psychopathologie Psychanalytique des Atteintes Somatiques et Identitaires (LASI), nouvellement « Centre de Recherches Didier-Anzieu » avait à cœur de proposer un colloque reprenant son histoire de vie. La peau comme paradigme d'ancrage de la réflexion, fil rouge de ces deux journées d'étude, est à entendre tout d'abord comme un héritage : héritage d'une pensée, celle de Didier Anzieu, qui a contribué à penser le corps en psychanalyse ; héritage d'un professeur ayant largement contribué au rayonnement de la psychanalyse à l'Université et donné à bon nombre d'étudiants le goût de la psychanalyse, goût que certains d'entre eux, devenus enseignants et chercheurs à leur tour ont eux-mêmes transmis en faisant évoluer la psychanalyse comme le souhaitait Didier Anzieu.

Fil rouge encore, la peau en tant que concept a permis d'ouvrir la clinique à des pathologies jusque-là ignorées de la cure psychanalytique, l'obligeant à s'adapter. Moi-peau troué, transpercé, corps maltraité par des maladies, des blessures infligées, Moi-peau passoire questionnant les limites, mais Moi-peau contenant aussi, sont autant de concepts qui ont permis de faire cheminer la réflexion psychanalytique vers l'idée d'un être humain fait de chair et de sang ; un être humain à entendre au-delà de sa dimension intrapsychique, un être humain incarné corporellement et socialement. Cette appréhension de l'Homme dans sa complexité psychique, corporelle et sociale a été le noyau de ce colloque

---

1. M. Barnes, J. Berke (1971), *Un voyage à travers la folie*, Paris, Le Seuil, collection Points, 2002.

et la cruauté en tant que pulsion, son enveloppe de réflexion, car fil rouge enfin, la peau se comprend comme objet de la pulsion cruelle.

Cet ouvrage propose donc de réfléchir sur le lien unissant peau, corps et cruauté en allant au-delà de la psychanalyse, questionnant ce lien dans ses représentations sociales, artistiques et animales. Expression d'un peau à peau/corps à corps, à l'image de cet homme pendu par le corps du tableau de Vladimir Veličković, le concept de cruauté n'est pas une jouissance sadique. Elle est ce qu'il y a de plus profond en l'Homme, à la fois acte de désespoir et de survie. L'homme pendu de Veličković n'est pas mort, il saigne de se battre et se débattre pour la vie, sujet et objet d'une destructivité en lutte avec la nécessité de survivre.

La cruauté est une pulsion d'autoconservation dans laquelle à la violence de la survie « coûte que coûte », se lie la violence d'un « corps à corps » symbolique. Elle peut être un théâtre traumatique, libérant « en lui cette liberté magique du songe, qu'il ne peut reconnaître qu'empreinte de terreur et de cruauté » selon Antonin Artaud, jouant la représentation d'un combat des corps. A l'image du vampire, vidé de sa propre image, immortel en sursis, insatiable et condamné à survivre, la cruauté devient une tentative désespérée de maintien de l'intégrité narcissique. Elle raisonne alors dans le vide de ce trou narcissique laissé béant, comme cette blessure sur le flan de l'homme pendu de Veličković. Elle est un temps, cette nécessité de rendre l'autre « chose », désobjectalisé au sens entendu par André Green. Elle est cette décharge, cette violence sans jouissance, brute, crue, intrusive et perçante.

De la scène sociale à la scène individuelle, de la scène thérapeutique à la scène théâtrale, la question de la cruauté dans ses enjeux et ses contradictions va donc engager une réflexion pluridisciplinaire sur la peau et le corps : un corps sexué, sublimé, un corps social, mais aussi un corps cruellisé de façon telle qu'il peut parfois en devenir animal.

## **La cruauté en question**

---

La cruauté est à distinguer du sadisme comme l'introduit Dominique Cupa, afin de différencier les différentes formes d'agressivité. Il est important selon l'auteure de penser l'agressivité comme un moyen de jouir de l'objet mais aussi par cet acte, de le préserver du même coup de la destruction. Le sadisme et la cruauté, en tant que manifestations des pulsions agressives et destructrices, ont des liens différents avec les pulsions d'auto-conservation et les pulsions sexuelles. Ils appartiennent à la

fois à la vie, à la vie sexuelle, en tant que sadisme et cruauté de vie, et à la mort en tant que sadisme et cruauté de mort, pris dans le mouvement de l'hybris, ainsi que l'a travaillé Janine Chasseguet-Smirgel. L'hybris, en tant qu'orgueil et démesure, en quête d'un pouvoir absolu, conduit, par la voie d'une érotisation de la pulsion d'emprise, à un sadisme anal. D. Cupa insiste alors sur le rôle et la place du corps. Un corps propre devenant extérieur au sujet, un corps en quelque sorte exproprié de lui-même, devenu objet d'attaques et de mutilations, dans un mouvement de désymbolisation. Le corps, comme objet d'emprise anale, se transforme en un déchet à maltraiter, à tuer, aux prises avec un sadisme anal motivé par le but d'abraser les différences, créant ce nouveau monde indifférencié de l'analité. Alors que Freud associe sadisme et cruauté, D. Cupa propose de les distinguer. Le sadisme du côté du sexuel se différencie alors de la cruauté du côté de l'autoconservation, inscrite dans une destructivité pré-sexuelle, donc sans jouissance. Mouvement prédateur vis-à-vis de l'objet, le mouvement cruel est une confrontation aux limites de l'objet.

Denys Ribas revient sur le concept de cruauté, notamment dans sa nécessité destructrice au service de la vie et sur ce nécessaire investissement par l'objet comme défense contre l'auto-destruction. La cruauté sadique vise à dévier au dehors ce qui serait enclin à attaquer le Moi de l'individu ; elle est protectrice dans sa capacité d'intrication pulsionnelle. Cela pose la question d'une cruauté « gardienne de la vie » au même titre que le masochisme érogène. D. Ribas reprend la question de la peau marquée de façon indélébile par le tatouage, comme scène d'un théâtre cruel, notamment au travers du film *La femme tatouée* de Yoichi Takabayashi. Cette peau tatouée devient symboliquement la représentation de l'érotisation du déplaisir permettant de réaliser, de façon hallucinatoire, le désir (B. Rosenberg, 1991), postulant ainsi l'idée d'une primauté du masochisme érogène. Le sadisme, en tant que pulsion sexuelle de mort, doit alors se comprendre comme un masochisme projeté, dévié en dehors par la motricité. Ces mouvements de déviation vers le dehors se retrouvent donc aux origines du sadisme comme de la cruauté. La cruauté enfin est aussi abordée sous son aspect mortifère. Elle s'appuie de nouveau sur ce mouvement de projection de l'autodestruction vers et sur l'objet, visant à la réification, la chosification, voire la néantisation de ce dernier. La cruauté mortelle serait une réponse désespérée au danger d'autodestruction, un passage à l'acte en retour, pour se protéger d'une désintrication pulsionnelle menaçante. Elle devient l'expression de l'échec du mécanisme d'identification à l'agresseur.

## La clinique de la cruauté : partie 1

---

Hélène Riazuelo propose d'introduire la cruauté du côté de l'adolescence, à travers l'histoire d'un patient atteint d'une insuffisance rénale terminale. Liant la difficile entrée dans la maladie à celle de l'adolescence, chargée de ses transformations psychiques et corporelles, l'auteur décrit le corps malade comme « fonctionnellement porteur » de ce qui fait habituellement le changement pubertaire. La dépendance à la machine de la dialyse influe alors sur la transformation adolescente, pouvant mener parfois à des mouvements de révolte face à cette dépendance jusque-là acceptée. H. Riazuelo décrit ainsi ces liens machiniques comme des liens archaïques à une mère mortifère et mécanique. Lui-même devenu machine, le patient adolescent ici présenté se déshumanise ; devenu « robot », il en devient « immortel » et se fantasme éternel. Attaché à l'hémodialyseur, le patient s'attache en retour à son ordinateur, source de vie. Ainsi s'organise-t-il d'abord grâce à ce clivage de l'objet : le bon objet ordinateur, mère contenante et organisatrice et le mauvais objet hémodialyseur, représentant d'une mère archaïque et mortifère. L'objet ainsi clivé se prolonge dans le transfert sur un thérapeute parfois ordinateur, source de vie et d'affects, et parfois machine, opératoire et persécuteur. Le jeu vidéo, où le patient, devenu nécromancien, fait l'expérience d'un corps à corps symbolique cruel, initie un mouvement de réorganisation psychique. Il peut alors faire l'expérience de cette attaque cruelle des limites de l'objet, attaque nécessaire car constituante, attaque sans jouissance mais vitale car socle d'un possible étayage du sexuel sur l'autoconservation. Il s'agit d'un espace de jeu tiercéisant rendant réalisable une possible différenciation, une nécessaire autonomisation et signant ainsi la fin de la passivation.

Possible chiasme entre transfert et contre-transfert, la cruauté joue donc un rôle dans la relation thérapeutique. Comme l'annonce le titre de l'article de François Pommier « Destruction de l'altérité en analyse », la relation analytique n'est pas exempte de cruauté. Ce titre choisit délibérément de traiter des conséquences de la cruauté infantile, en tant que mécanisme de décharge à l'encontre de l'objet source de tension. La clinique présentée ici rejoint la clinique de la toxicomanie, dans laquelle, surtout lors des premiers temps de la prise en charge, la drogue occupe toute la place, effaçant en partie l'objet dans son existence même. La passion pour l'objet de l'addiction mène à la destruction : non pas celle de l'altérité mais de la relation d'altérité. Au travers de la clinique d'une première patiente, l'auteur souligne que la cruauté dans le contre-transfert

fait écho à la répétition de la plainte de cette patiente dans la cure. Il est alors important d'entendre, selon lui, que le travail ne peut se faire qu'à la condition que ce contre-transfert cruel se voit médiatisé par le désir de l'analyste. Ensuite, par l'exposé d'un second cas clinique, F. Pommier propose de penser la cruauté aussi du côté du patient, cruauté infantile, de décharge, en réponse à une idéalisation insoutenable des images parentales, projetée en la personne de l'analyste. Face à la cruauté du patient la position de l'analyste devient alors celle d'un témoin, intermédiaire et un peu à l'extérieur, dans le temps comme dans l'espace, afin de rouvrir du côté du patient, la question de la relation d'altérité.

Le travail de Christian Biet vient clore cette première partie de la clinique de la cruauté et fait transition avec la seconde partie. Il s'agit ici non plus de la cruauté pensée au travers du filtre de la psychanalyse, mais des représentations de la cruauté dans la littérature et le théâtre. Les écrits de Montaigne décrivent ces cannibales européens sans ordre et sans limites, cannibales « civilisés », cannibales des guerres de religion arrachant la chair et buvant le sang d'ennemis encore vivants. Opposer au cannibalisme « sauvage », régi lui, par des règles, ritualisé afin de permettre un « échange » de chair morte, le cannibalisme européen est mû par une force prédatrice, sans limites et sans lois, dans un « talion sanglant ». L'auteur lie donc dès le début de sa réflexion, la cruauté au cannibalisme. La faim comme « marque dramaturgique » fait partie intégrante du théâtre occidental, elle devient une faim cruelle. Parfois irraisonnée, parfois animale, la faim signe selon Ch. Biet, une dynamique sociale et plus largement une dynamique politique. Parfois tournée en dérision, parfois comique, la faim peut devenir le point d'orgue d'un drame politique, l'expression d'une inégalité sociale. Le théâtre met alors en scène une souffrance stigmatisée et laisse présager une violence associée, tragique et sanglante. Les personnages ainsi affamés peuvent aller jusqu'à perdre leur statut même d'être humain, allant jusqu'à s'entre-manger, posant ainsi la question des limites de l'identité humaine. Le théâtre met en scène un corps humain dépecé, dévoré, un corps et un cœur encore battant de l'autre, de l'ennemi, englouti dans une vengeance sans obstacle, expression des plus tragiques d'une « humanité inhumaine ».

## **La clinique de la cruauté : partie 2**

---

Gérard Pirlot choisit de débiter son propos par la notion de limite, voire de double-limite en lien au concept d'analité primaire d'A. Green.

Posant ainsi la question de la cruauté dans cet espace unissant analyste et patient, l'auteur questionne la cruauté du côté du contre-transfert, ouvrant le travail au-dedans/dehors, visible/invisible, à l'*oroanalté* d'A. Green. La double-limite, ici exposée, devient l'objet de la mise en acte d'affects cruels. Rappelant le sens étymologique du mot « cruauté », G. Pirlot souligne la place de la limite dans les origines mêmes du terme : le cru est cette viande sous la peau, renvoyant aux limites intérieures et extérieures, délimitation de l'espace anal (A. Green, 1993). La notion de limite appelle celle d'état-limite, pathologie ne touchant pas à proprement parler les contenus de la pensée mais ses contenants, induisant alors des manifestations davantage extériorisées, que sont les mouvements de cruauté au sein de la relation analytique, l'attaquant dans son cadre même. La réflexion s'étend à l'étude de « L'Homme aux rats » (Freud, 1909), aux prises avec des fantasmes anaux cruels. De l'analyté secondaire de « L'Homme aux rats » se distingue l'analyté primaire des patients états-limites. Alors que la pensée remplace l'acte dans la névrose obsessionnelle, torturant cruellement le sujet, la mise en acte chez le patient limite vient au-devant de la scène, par un défaut de refoulement. La pulsion scopique et de cruauté décrite par Freud (1905) attaque ainsi directement et sans détour le cadre analytique dans sa fonction même de contenant. Écrin de l'activité de pensée, le cadre est cruellement abrasé, laissant l'insight en tant que vision spécifique, en tant que regard intérieur, aux prises avec cette cruelle *oroanalté*.

Dans la continuité de cette clinique de la cruauté, dans la continuité de cette réflexion autour d'un cadre attaqué dans sa propre existence, Guillemine Chaudoye propose d'articuler une cruauté dite « désobjectalisante », chosifiante, à une tendresse œuvrant aussi du côté de la réification de l'objet. Ce propos s'appuie sur un travail thérapeutique mené auprès d'une patiente ayant subi l'ablation d'un sein suite à un cancer. L'élaboration clinique s'origine dans la constatation contre-transférentielle d'une difficulté voire d'une incapacité « à penser les pensées » de cette patiente, du fait d'un regard effracté par un corps trop présent, cruellement visible par la cicatrice ainsi exposée, exhibée d'un sein absent, perdu. *L'empreinte au négatif* de ce sein perdu en tant que *trace* de l'absence, devient la *marque* sur la peau du manque, *l'envers du sein*. De cette perception originaire va naître la réflexion d'une cruauté désobjectalisante mais aussi faire émerger progressivement, le concept de *tendresse désobjectalisante*. La tendresse désobjectalisante s'inscrirait dans un second temps, dans une *déconstruction/reconstruction coûte que coûte*. Dans un mouvement de régression et dans un but toujours

auto-conservatif, elle œuvre, dans une tentative de déni de cette expérience de détresse, à déconstruire les relations primaires à l'objet perdu ou mort, afin de reconstruire ensuite *coûte que coûte* et de façon hallucinatoire, ce lien, par un retour vers un moi/non moi indifférencié.

Achevant cette seconde partie de la clinique de la cruauté, Luc Monné Dao aborde la question des troubles de la fonction alimentaire, en insistant dès l'origine de son travail, dans le titre même, sur la dimension processuelle des manifestations psycho-corporelles. Les troubles touchant la fonction alimentaire sont l'expression d'une cruellisation du corps, ayant pour source, un pervertissement de la zone orale. Le corps de l'adolescence est un corps sujet à des remaniements et, en réponse, les troubles anorexiques et boulimiques peuvent faire leur apparition selon l'auteur, comme des procédés anti-adolescents, ou adolescence blanche. Le corps s'en trouve ainsi cruellisé par des conduites ordaliques et paradoxales, au-delà même d'une attaque de l'enveloppe, dans une désorganisation progressive somato-psychique. Un mouvement de désintrinsication pulsionnelle se met alors en place et ces pathologies touchant à la fonction alimentaire doivent se comprendre au travers du lien à un masochisme négatif mortifère, masochisme délié, selon l'auteur. Sous la prévalence de manifestations auto-cruelles plutôt qu'auto-sadiques, ce corps, objet d'amour, est en proie à l'emprise maternelle et devient alors source d'une aliénation mortifiante. Sous le sceau d'une défaillance de l'objet primaire, la libido maternelle est devenue toxique, ne permettant pas la régulation pulsionnelle. Tout mouvement libidinal signe alors la menace d'une désorganisation narcissique, déformant le Moi, quitte à le rendre monstrueux.

## **Malaise et cruauté dans la civilisation**

---

La dernière partie de cet ouvrage avait à cœur d'inscrire le concept de cruauté au-delà de la sphère psychique et intime de l'être humain et de la penser notamment dans sa conception animale. La cruauté ne peut recouvrir ce que Darwin a nommé la « lutte pour l'existence » (« *struggle for life* »), comme le souligne Michel Kreutzer. Le mot « lutte » ne revêt pas l'idée d'un affrontement direct pour l'existence, instantanément observable, mais appelle à la nécessité de survivre au détriment des autres. À la « sauvagerie » venant du mot « *silva* » et signifiant en latin « forêt », s'oppose la civilisation par la domestication. Cependant cette domestication, cet apport de la culture n'empêchent nullement

les mouvements de cruauté. La cruauté n'est pas ce qui différencie la vie sauvage de la civilisation, car les mouvements cruels, si l'on reprend les mots de M. Kreutzer, résistent à la domestication. L'agressivité animale, comme le souligne l'éthologiste Konrad Lorenz (1963), est une pulsion primaire et vitale et la question de la reproduction ainsi que la dimension de sa propre conservation peuvent être à l'origine de coopérations ou de conflits, selon la « Behavioral Ecology ». Mais parler de cruauté chez l'animal sous-entend un jugement éthique et il est alors important de distinguer l'animal de l'animalité, représentation propre au sujet « civilisé ».

La clinique groupale des scènes sociales et institutionnelles peuvent être la scène d'expression selon André Sirota, d'une motion pulsionnelle qui s'exprime sous la forme d'une décharge brute et violente à l'encontre de l'objet. Dans un mouvement défensif, le sujet se sentant menacé par la présence d'un autre, projette et dépose dans celui-ci, des parts internes qui lui sont propres, allant jusqu'à une éventuelle intoxication de la psyché de cet objet. Menaçant, l'autre peut l'être dans ce qu'il renvoie au sujet devenu cruel, de l'image inconsciente de « l'humiliateur radical des temps premiers » : expérience humiliante, cruelle, précoce et encryptée. La projection en l'autre devient une nécessité défensive due à une surcharge d'excitations qui assaillent tant elles affluent du dedans comme du dehors de l'appareil psychique. Assaillir l'objet de ce surplus d'excitations, et ce, dans un souci d'apaisement, résulte du défaut de la capacité de métabolisation et mène alors à une atteinte narcissique grave chez l'objet. Apaisement éphémère, cette attaque se répète donc, anéantissant toujours davantage l'objet par cette décharge cruelle, le transformant en un réceptacle désubjectivé, en victime d'un « harcèlement moral ». Symptôme d'un malaise psychique et plus largement de la culture, le harcèlement moral est selon l'auteur encouragé par les formes d'organisations sociales actuelles. Dans un processus de déliaison, le but devient en toute fin l'humiliation de l'autre et la cruauté ainsi utilisée ne revêt rien de plus pour celui qui en use, qu'un caractère banal, voire normal. Mais l'élément social est aussi nécessaire car constitutif de l'Homme. Le *socius*, à la fois extérieur et intérieur au sujet, est ce corps symbolique qui nourrit et crée du lien entre l'individu et les autres. Il est ce qui interroge les fondements et la structure de la société, à laquelle s'intègre tout individu.

Pour clore cet ouvrage, le travail d'Houria Abdelouahed pose la question des origines et celle du féminin, notamment au travers de la tradition islamique, dans l'histoire d'une petite fille nommée Aïcha,

devenue la femme du Prophète alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. D'emblée, le traumatisme tel qu'il fut entendu par S. Ferenczi, en tant qu'excitation sexuelle effractive car prématurée, s'impose. Il est le fruit d'un écart entre la sexualité de l'enfant et celle de l'adulte, fruit d'une confusion de langue. L'enfant devient le fruit venu trop vite à maturité par cette sexualité traumatique, à l'image d'Aïcha, à la fois petite fille jouant avec ses poupées sous le regard amusé de son mari et épouse devenue « source de science ». Elle est l'enfant parlant « en nourrisson savant ». Aïcha s'illustre par sa culture et sa mémoire prodigieuses. Mais mémoire en lien direct avec la force du traumatisme, mémoire affectée, elle ne peut devenir acte d'écriture, comme le souligne l'auteure, faute de ce processus d'effacement, faute de cette opération nécessaire qu'est le refoulement. L'auteure introduit alors le lien unissant la création du destin du collectif à la cruauté faite à la chair de la petite fille Aïcha et plus largement à la chair du féminin. Il s'agit de la cruelle h(H)istoire du théâtre du féminin pouvant mener au cruel dénouement d'un sacrifice du féminin. Poussée à l'évasion par sa condition, Aïcha aura pour destin d'être une Mère non pas dans sa chair mais dans sa spiritualité. Devenue Mère « sans passer par la femme », elle est la représentante de cette culture se nourrissant cruellement pour mieux grandir, du féminin, allant jusqu'à son sacrifice, possible explication d'un éventuel refus du féminin.

la chair. Maternité spirituelle ? C'est encore plus complexe. Elle était la Mère des croyants et non la Mère des croyants et des croyantes. Par cette nomination, les épouses du prophète ne pouvaient pas contracter un autre mariage une fois veuves.

Dans son excellent ouvrage *Les fantasmes de séduction dans la culture musulmane*<sup>30</sup>, F. Couchard, relatant le cas des filles de Djibouti, ne s'arrête pas un instant sur le cas d'Aïsha. Or, son cas est exemplaire car il montre comment l'organisation de la nouvelle société a banni, de sa construction et de ses projets, la conservation morale et psychique non seulement de la femme, mais également de la petite fille dans son chemin vers la féminité, montre comment la culture se nourrit, cruellement, du sacrifice du féminin, à commencer par la petite fille. Étrange destin pour une Révélation, née dans les bras d'une femme-mère<sup>31</sup>, éteinte dans ceux d'une épouse-fille qui deviendra mère sans passer par la femme.

Averroès, raconte Borges, se trouva devant un problème de nature philosophique « dépendant de l'œuvre monumentale qui le justifierait devant les générations : le commentaire d'Aristote »<sup>32</sup>. Deux termes revenaient inlassablement dans la *Poétique*, impossibles à traduire ou à éluder : « tragédie », « comédie ». Ignorant l'art du théâtre, Averroès traduisit « tragédie » par panégyrique et « comédie » par satires et anathèmes. « D'admirables tragédies et comédies abondent dans les pages du Coran et dans les *moallakas* du sanctuaire. »<sup>33</sup> Il me semble que l'erreur n'était pas seulement due à une ignorance du grec ou de l'art du théâtre, mais était dans le projet même : interpréter les ouvrages d'Aristote comme font les théologiens qui lisent et commentent le Coran. Et j'ajoute : à partir du Coran. Il suffisait de lire attentivement ces histoires tues par l'Histoire pour saisir le sens de la tragédie.

---

## Ouvrir en guise de conclusion

---

Cela se termine par une scène, comme dans une scène : une femme se présenta devant Aïsha et lui demanda après la Bataille du chameau<sup>34</sup> : « Mère des croyants, que dis-tu d'une femme qui tua son petit ? » Aïsha

---

30. F. Couchard, *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane*, Paris, PUF, 2004.

31. Khadija est la première épouse du prophète.

32. J. L. Borgès, *L'aleph*, Paris, Gallimard, 1967, p. 118.

33. U. Eco revient sur les problèmes que rencontrait Averroès, qui ignorait le grec, dans la traduction des textes d'Aristote, cf. *De l'arbre au labyrinthe*, Paris, Grasset, 2010, p. 128.

34. Bataille qui opposa Aïsha à Ali, gendre et cousin du prophète et qui deviendra le quatrième calife.

répondit : « Son destin est la géhenne ». La femme dit alors : « Que dis-tu alors d'une femme qui tua parmi ses grands enfants vingt mille en une fois ? » Ce n'est qu'après la mort de son prophète que la cruauté de la petite fille pourra s'exprimer.

Qu'en est-il du féminin chez des hommes de la culture arabomusulmane confrontés à une image où la femme reste liée au sacrifice ? Le refus du féminin n'est-il pas lié à ce mode de présence du féminin sur la scène religieuse et sociale et ce, depuis la fondation ? Nous avons intérêt à réfléchir plus amplement sur cette remarque de Freud sur l'absence du meurtre en islam<sup>35</sup>. L'islam confronte à cette absence de « la mise en pièces du père » (M. Moscovici). Opération nécessaire de désidéologisation. En effet « la psyché doit se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur et à envisager d'y apporter une modification réelle. Ce qui est représenté n'est plus ce qui est agréable, mais ce qui est réel malgré le déplaisir qu'il peut entraîner. »<sup>36</sup> De cette capacité découle la possibilité de transformer la légende en histoire. Transformation qui doit nécessairement passer par l'analyse de l'érotique interne et des mouvements pulsionnels qui traversent une culture et qui sont véhiculés par la culture.

La petite fille est ma mère, ma grand-mère, mon arrière grand-mère, mes tantes et mes arrière-tantes. Une généalogie de femmes sacrifiées qui réveillent, dans mon travail clinique auprès des femmes de ma culture, ce sentiment d'inquiétante étrangeté. Il m'arrive même d'oublier qu'au-delà, ou à côté de la détresse de l'enfant, il y a sa jouissance secrète. Si le social se présente comme un roc, il me semble qu'un travail est, néanmoins, possible et peut s'engager à partir de ce sentiment de l'inquiétante étrangeté.

---

35. « La récupération du seul grand-père primitif produit chez les Arabes un extraordinaire accroissement de leur conscience d'eux-mêmes, qui conduisit à de grands succès temporels mais s'épuisa aussi avec eux [...] peut-être parce qu'il manquait l'approfondissement que produisit, dans le cas du peuple juif, le meurtre du fondateur de la religion. », S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p. 186.

36. S. Freud, « Principes du cours des événements psychiques » (1911), *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984.